Chronique littéraire

Autor(en): **Rochat, Jules-J.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **54 (1950)**

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Chronique littéraire

PAR JULES-J. ROCHAT

Lucien Marsaux, *Le bois de pins* — Du même, *Les bailliages du sud* — Francis Bourquin, *Conquête de l'aube* — Raymond Tschumi, *l'Arche* — Jeanne Doriot, *Du bleu au rose* — Gilbert Beley, *L'audience est ouverte* — M. et A. Claude, *Choix de saynètes* — Alfred Ribeaud, *Réceptions au château de Porrentruy* — Du même, *Sources documentaires de Colmar* — Marius Fallet, *Le vieux Saint-Imier* — Louis Burgener, *La politique suisse de la France en 1847* — Du même, *Jérémias Gotthelf* — Eugène Folletête, *Casimir Folletête* — P. Ange Koller, *Saint Bernardin de Sienne et la Suisse* — Edgar Voirol, *La route heureuse* — François Schaller, *De la charité privée aux droits économiques et sociaux du citoyen* — No spécial de la *Tribune jurassienne* — No spécial du *Franc-Montagnard.*

Le Jura s'énorgueillit de posséder, en ce moment, deux romanciers de grande valeur: Clarisse Francillon et Lucien Marsaux. Clarisse Francillon n'a plus rien publié depuis quelques années. Lucien Marsaux, après être resté silencieux pendant toute la durée de la guerre, vient de nous donner coup sur coup plusieurs ouvrages d'une extrême densité. Après *Le chant du cygne noir* et *Le troisième dimanche de carême*, après *Bienne, ville d'Occident, Chasseral* et *Remarques sur les arts du feu et la beauté pure en Suisse française*, après ces romans et ces essais que j'ai eu le plaisir de présenter aux lecteurs des *Actes*, voici deux nouveaux ouvrages du grand poète qu'est Lucien Marsaux, cet écrivain tout imprégné du suc de la terre Jurassienne: *Le bois de pins* et *Les bailliages du sud.*

J'ai lu *Le bois de pins*[1] en une après-midi. Le soleil entrait par la fenêtre ouverte et venait caresser le magnifique volume imprimé par Messeiller. Après chaque conte, je fermais le livre pour repenser à l'histoire que venait de me dire Marsaux, pour en distinguer, pour en suivre ses lointains prolongements. Car Lucien Marsaux se contente souvent de suggérer. D'autres fois, il nous conduit en pays si peu connus qu'il faut un certain temps pour s'y habituer et s'y reconnaître. Enfin, les textes de Marsaux sont si riches qu'ils offrent matière à longues méditations.

Le bois de pins est une réussite. Les contes, nouvelles et récits qui composent le recueil nous offrent des études de caractère fouillées et nuancées, la peinture de personnages que le cheminement de leur pensée, que leurs faits et gestes mettent à part dans le monde des vivants.

Dans *Le bois de pins*, livre tout baigné de poésie, Lucien Marsaux fait voir, ici et là, un humour que l'on trouve rarement dans ses œuvres. Mais il nous montre surtout un souci de la clarté qui nous ravit. Non, les ouvrages de Marsaux ne sont pas obscurs comme certaines personnes qui ne les connaissent pas l'ont prétendu. Sans doute, l'écrivain jurassien a des pages difficiles à comprendre et qu'il faut relire pour les bien pénétrer. Tous les contes du *Bois de pins* sont clairs. Leur auteur ne se laisse pas trop entraîner par les digressions. Le fil du récit n'est jamais coupé. Souvent même il n'est pas sinueux.

Je ne m'arrêterai pas au style très personnel de Marsaux, à sa langue dense, souvent trop chargée. Voici le début de l'un de ses récits:

> Au milieu de la nuit elle s'éveilla. Il lui sembla que c'était d'un songe terrible. Dehors, dans la rue où la pluie tombait à verse, le coup de tonnerre, cause certaine du réveil et cause probable du songe, se répercutait encore. Angoissée, elle tourna le commutateur, regarda l'heure, puis eut un regard pour le grand crucifix que son père, lorsqu'elle s'était installée comme couturière au bourg, en pleine guerre, en 1943, lui avait donné. Et aussitôt l'angoisse diminua, s'effaça, se changea en un désir d'examen de conscience. Qu'ai-je fait, se dit-elle, ou qu'ai-je omis de faire ? Elle ne trouva rien d'abord, et l'inquiétude la reprit, cette inquiétude qui avait toujours sa source au sein des années parisiennes et que, bizarrement, elle croyait favorisée par les lieux, par les génies de l'appartement qu'elle habitait.

Marsaux se met tout entier dans chacun de ses ouvrages. Mais dans aucun nous ne le voyons plus vivant, plus agissant que dans *Le bois de pins*. Les héros des contes et récits

---

1) *Un conte suivi de quelques autres contes ou récits.* Avec un bois de Laurent Boillat. Neuchâtel, Meisseiller. S.d. (1950).

sont bien différents les uns des autres. Mais ils ont ceci de commun que, comme l'écrivain jurassien, ils éprouvent tous le besoin de s'examiner, de s'étudier, ils éprouvent tous le besoin de s'améliorer, de se purifier. Tous, ils ont le désir intense de se rapprocher de Dieu — et nous les suivons avec une sympathie croissante sur leur route semée d'embûches.

* * *

J'ai lu avec plus de lenteur *Les bailliages du Sud* [1], roman plus complexe que les contes et nouvelles du *Bois de pins.*

Les bailliages du Sud nous conduisent dans les Grisons au moment de la guerre de Trente ans. Des personnages comme Pompée Planta et Jurg Jenatsch étaient bien faits pour retenir l'attention de Lucien Marsaux. Jurg Jenatsch surtout demeure enigmatique et troublant. Ce prédicant qui devint homme de guerre, puis abjure pour empêcher que le pays des trois ligues ne tombe aux mains de l'Autriche est une figure complexe et attachante. L'époque elle aussi devait plaire au romancier jurassien, cette époque troublée où la politique et la religion soulèvent les hommes, les tourmentent, les excitent, les exaltent, les poussent aux conjurations, aux combats. Il y a longtemps que Lucien Marsaux étudiait l'histoire des ligues grises. Dans son roman, il s'en tient strictement aux faits. Mais, ces faits, il les interprète à sa manière. Les hommes qui sont aux prises, il les explique également à sa manière. L'histoire a donné un canevas à Marsaux; l'écrivain complète comme il l'entend les dessins de ce canevas; il choisit lui-même la couleur de ses laines ou de ses soies.

Faits, époque, personnages intéressants. Mais ce qui peut nous retenir davantage encore, ce sont les réflexions de l'écrivain. On sait que Marsaux se met tout entier dans ses livres. Il ne fait pas d'exception pour un roman historique. On retrouve donc, dans *Les bailliages du Sud,* les préoccupations de l'auteur, ses réflexions sur la politique, sur la religion, ses observations sur l'homme.

Dans *Les bailliages du Sud,* nous pénétrons dans le monde de Lucien Marsaux, ce monde où un éclairage spécial donne de l'importance à des faits que nous aurions, nous, négligés, et accentue certains détails qui nous auraient paru, à nous, secondaires, mais qui, aux yeux du poète chrétien, sont d'une importance primordiale.

---

1) Neuchâtel et Paris, Editions Victor Attinger. S.d. (1950).

Le monde extérieur n'a pas grande importance pour Marsaux. Pourtant l'écrivain évoque en phrases heureuses, la grandeur des paysages grisons:

A Vicosoprano, Jenatsch alla trouver le pasteur. Au cimetière une tombe fut creusée et un corps fut déposé dans cette tombe. Après des prières et des pleurs, Jenatsch reprit la marche en avant. La fille du gouverneur Buol se trouva, à plusieurs reprises, à ses côtés. Le sentier devint ardu, elle marcha la tête basse, avec une expression sombre et concentrée. Des brouillards passèrent sur les fugitifs. Ils eurent le sentiment d'un froid soudain. Ce froid était consolant en un sens. Un lac gris apparut dans sa coupe engadinoise. Jenatsch versa des larmes rares comme sont celles des grandes amertumes. Le paysage se fit désertique. Une masure apparut au bord du chemin. Bientôt on redescendit vers Zernetz et, de l'immense vallée, et de ses lacs, et de sa rivière, et de ses prairies rouges de fleurs, de temps en temps, une perspective fragmentaire se montrait.

Ce qui retient surtout Marsaux, c'est le caractère, c'est l'âme de ses héros. Ceux-ci — toujours fort compliqués — Marsaux les sonde, les fouille pour connaître toutes leurs pensées, leurs impressions dans telle ou telle circonstance de leur vie, leurs réactions devant tel ou tel événement. Il donne une grande importance à leurs mouvements impulsifs. Ces personnages n'agissent pas toujours comme ils l'entendent. Dieu, parfois Satan, se manifestent en eux, les font aller où souvent ils n'aimeraient pas se rendre.

Ce que l'on trouve encore dans *Les bailliages du Sud*, ce que l'on trouve dans tous les ouvrages du poète jurassien, c'est Marsaux, un Marsaux qui se confesse, ici, qui, ailleurs, commente les faits dont il rend compte, les explique en même temps qu'il les relate.

Il fallait pour la guerre des chefs. Il en fallait aussi pour la paix. Il en fallait pour empêcher que le bien fût menacé du dehors. Il en fallait pour l'entretenir, le maintenir et le garder au dedans. Il fallait des chefs, et il fallait que ce fussent de vrais chefs, non pas des hommes qui fussent semblables à tous les autres hommes, non pas des hommes qui fissent seulement profession d'aimer le peuple et qui le trompassent grossièrement. Il fallait qu'ils fussent taillés pour la paix et pour la guerre, courageux et subtils, éloquents, diserts et fins. Et ce qui leur était requis par les exigences de leurs fonctions ne pouvait pas s'acquérir par le moyen d'une éducation d'homme des bois logé dans une sale hutte poussiéreuse. Gouverner exige de la liberté d'esprit. La liberté d'esprit n'existe pas sans loisirs. Les loisirs, pas sans l'aisance. L'aisance, pas sans biens ou sans un traitement convenable. Ni même sans que le corps fût dispos, ou que le corps pût, par tous les moyens convenables recouvrer son élasticité et se défaire de sa fatigue. Un homme fatigué par un travail de bûcheron n'est pas en état de délibérer. Afin que la pauvreté ne fût pas insultée par le Seigneur du Saint Empire Romain Germanique, il fallait que le Seigneur grison fût courageux, habile, éloquent, prudent, et que, lui aussi, il vécût entouré de choses belles. Mais ces choses belles étaient de pauvres et simples belles choses, et quand le peuple commença à murmurer contre ses seigneurs, il eut dû, peut-être, s'en tenir à l'impression que faisaient les pauvres havres-sacs des nobles quand, avec un chiche viatique dedans, ils arrivaient dans les hôtels de ville pour y siéger.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt *Les bailliages du Sud*, roman d'une grande richesse de pensée; je lui ai pourtant préféré *Le bois de pins*, recueil de contes qui sont autant de poèmes.

* * *

Quand j'ouvris *Conquête de l'Aube*[1], la nouvelle œuvre de Francis Bourquin, je me souvenais du plaisir que j'avais eu à lire *Les poèmes du temps bleu*. Ce plaisir, *Conquête de l'Aube* allait-il me l'offrir aussi ? Oui. Je n'ai pas été déçu. La nouvelle œuvre du poète jurassien vaut celle qui l'a précédée. Francis Bourquin est un poète qui s'affirme. Déjà, on parle de lui hors de nos frontières: bientôt, son propre pays s'occupera de lui.

Francis Bourquin se laisse bercer au rythme des saisons. Il dit les joies et les peines, les espoirs et les déceptions; il dit toutes les impressions que lui apportent les mois qui passent, les mois qui conduisent l'enfant au jeune homme.

D'un clair après-midi sous un azur immense
Où le vol des corbeaux étincelle de noir;
D'un bel après-midi au cœur de bleu silence
Qui s'éteint, ruisselant de parfums, dans le soir;

De ces souffles aimés sur le corps de ma joie
S'érige mon bonheur confiant et apaisé,
Se tisse le poème azuré qui ondoie
De l'Eté à l'Amour, de l'enfance au baiser...

Sensible, Francis Bourquin est avant tout le poète des impressions, des sensations. Il perçoit avec une intensité remarquable le travail de la nature, le travail de la terre.

Il pleut. Ecoute, mon amie, cette clameur
Du printemps qui mûrit en sa chair fructueuse
Et tourne vers l'Eté la splendeur onctueuse
De nos corps amoureux et des blés en rumeur.

Francis Bourquin aime profondément la nature, avec laquelle il communie intensément. Pour dire ce qu'il voit, ce qu'il sent surtout, Francis Bourquin possède une langue imagée, souple. Il sait, en quelques vers, brosser un tableau vivant, coloré.

---

1) Villeret, Editions La Colline. S.d. (1950).

Le lourd après-midi s'écaille sur les pins,
Sur les hêtres roussis et sur l'humble jardin.
Septembre en robe pâle a dardé sur les bois
Le sortilège roux de ses mains magiciennes.
Entre les rameaux nus, braqués comme des croix,
Tombe la pluie rouillée des feuilles trop anciennes.

Vers évocateurs. Vers musicaux. Francis Bourquin est un poète descriptif; c'est aussi un poète musicien. Ecoutez encore cette ravissante chanson qu'il a intitulée *Sursaut.*

Ecoute en toi se taire
La rumeur du désir
Longtemps autoritaire :
L'Automne va mourir.

L'Hiver, saison de glace,
S'avance pour meurtrir
Mon corps. Mais rien ne lasse
D'aimer et de souffrir.

La lumière vernale
Reverra ma ferveur :
La mort est sans escale,
Mais ma vie est sans peur...

Le recueil de poèmes de Francis Bourquin a été imprimé avec un soin tout spécial par le maître-imprimeur Max Robert à Moutier.

* * *

Les vers de M. Raymond Tschumi sont plus difficiles à entendre que ceux de Francis Bourquin. Le poème profond, puissant que le jeune écrivain natif de Saint-Imier — en ce moment professeur à La Chaux-de-Fonds — a fait paraître sous le nom de *L'Arche* [1] évoque le voyage d'un Noé d'aujourd'hui. Noé, qui symbolise l'esprit créateur, nous fait voir le pays qu'il renie et quitte, puis celui qu'il découvre et, enfin, celui qu'il laisse, à sa mort, à ses successeurs.

Le pilote, qui refuse l'ordre du monde, le vagabond qui veut périr avec le monde qu'il fuit, c'est aussi l'esprit critique qui prépare la libération. Après la dissolution, l'anéantissement du nautonnier dans la catastrophe, après son naufrage dans les flots qui emportent la création, Noé traverse la mort pour être libéré. Ce-

1) Bienne, Aux Editions du Chandelier. S.d. (1950).

pendant, *Le Pont* — c'est le titre de la deuxième partie du poème — le reconduit au monde, mais à un monde humanisé. L'univers que retrouve le pilote a été transformé par l'amour de l'homme, par son esprit.

Dans la troisième partie — *Le halo* —, le nautonnier de *L'Arche* insuffle son âme divine au monde. C'est la « transfiguration des visages familiers ».

Dans un article qu'il a consacré à *L'Arche* [1], M. Edmond Chopard a si parfaitement dégagé le message que renferme l'œuvre de M. Raymond Tschumi que je lui donne la parole. « L'esprit, écrit-il, se libère par l'ironie et la vigilance, pénètre le monde d'un sens nouveau, et va s'identifier avec Dieu. Mais la matière n'est pas rejetée, méprisée. Tout ce qui existe est le fruit d'un dessein providentiel, « le ferme dessin du grand ordonnateur », et l'Esprit pénètre la matière et domine la création. Il y a donc là une régénération de l'univers par l'esprit, un retour de la création à Dieu. Raymond Tschumi affirme, implicitement, la liberté créatrice, la toute-puissance de l'esprit. »

Il n'y a, dans le poème de Raymond Tschumi, aucune facilité. Tout a été longuement pesé, médité. Tout s'enchaîne, s'ordonne magnifiquement. C'est un continuel flot d'images, images taillées au burin.

Le naufragé se relève,
Saisit les épaves, les assemble
Et s'apprête à partir
Pour la victoire de la lumière dont il pétille.
La chimie, l'économie, le temps, ayant consumé le vieil homme vénéneux,
Un autre suspend l'avenir pantelant à ses fils radieux.
Son cœur s'élance en fusée,
Se déploie
Et jubile dans la foule en fête.
Les vers tronqués du ciel, aux intestins atmosphériques,
Les dieux vaporisés par les dégonflements de l'ignorance transcendante,
Les fatalistes intégrés dans leurs limites d'un cynisme qui les dépasse
N'ont pas à exclure, à prouver de souriantes majestés
Qui ne bourgeonnent que le long de ses branches charbonneuses
Ou ne sourdent sous ses sables volatilisés.

C'est entendu, les vers de Raymond Tschumi ne sont pas pour ceux qui recherchent la facilité. Mais ceux qui se donneront la peine de lire attentivement, de relire les pages un peu hautaines mais si vivantes de Raymond Tschumi auront vite pénétré les symboles de *L'Arche;* ils goûteront alors la profondeur, la richesse

1) Paru dans *L'Impartial* du 14 décembre 1950.

du poème philosophique du jeune professeur jurassien; ils aimeront sa langue imagée, son vers rythmé, sa marche rapide; ils aimeront surtout sa franchise, sa loyauté, sa belle tenue littéraire.

L'Arche est une œuvre originale, d'une conception nouvelle; c'est l'œuvre d'un poète qui fera parler de lui.

* * *

Sous le nom de Denise, Mme Jeanne Doriot publie dans le *Journal du Jura* des billets féminins très appréciés. Elles sont nombreuses ces chroniques, où leur auteur fait preuve de la plus aimable des philosophies, où il révèle sa connaissance de la nature humaine, elles sont donc nombreuses ces chroniques que nous aurions aimé reprendre pour les lire plus à loisir. Mais un journal disparaît vite. Une fois parcouru, il glisse presque infailliblement dans la corbeille à papier. Aussi sommes-nous heureux que Jeanne Doriot ait elle-même rassemblé ses meilleurs billets féminins en un livre que nous pourrons rouvrir souvent [1].

Mme Jeanne Doriot s'inspire des menus événements de la vie, de l'incendie d'une école à laquelle un enfant a mis le feu, de la mort de Grace Moore ou de l'entrée au couvent de Liane de Pougy, des succès amoureux des G. Is ou de la fondation d'un club du silence aux Etats-Unis; elle s'inspire donc de ces petits événements pour parler de la vie, pour commenter les gros et délicats problèmes qui se posent aux hommes de ce temps, pour aborder les thèmes éternels de l'amour et de l'amitié, de la gloire, du bonheur, du mariage, des saisons et des âges, pour en tirer une philosophie. Tout intéresse Mme Jeanne Doriot. Le spectacle de la vie ne cesse jamais de la distraire, de l'amuser, de l'émouvoir. Elle sait observer, ce qui n'est pas donné à chacun. Elle connaît bien l'homme et mieux encore la femme, leurs réactions à tous deux devant les événements quotidiens. Elle parle avec justesse, avec compréhension de ses compagnes; elle juge avec indulgence, avec trop d'indulgence souvent, les faiblesses humaines.

James Williams de Cedar Rapids vient de battre Sacha Guitry. A soixante cinq ans, il s'est marié pour la seizième fois.

Un homme normal s'essoufle au deuxième ou troisième round matrimonial. Il finit par comprendre qu'il ne gagne pas grand'chose au change. Non pas que les êtres aient tous la même valeur. Mais à vivre plusieurs années avec une personne, on ne distingue plus très bien ses qualités réelles et ses défauts.

---

1) *Du bleu au rose.* Bienne, Editions Ch. & W. Gassmann. S.d. (1950).

Un homme réfléchi finit par se faire une raison : Il pense que sa femme en vaut bien une autre. James Williams est un illusionné, une sorte de don Juan, possédé par le démon de l'absolu. Il est vrai qu'il a épousé quatre fois la même femme. Il est ainsi des couples qui ne savent jamais s'ils s'aiment ou se détestent. Ils passent leur vie à se lâcher et à se reprendre. Ils agissent au lieu de penser. Analyser à longueur de journées les raisons que vous avez d'aimer ou de ne pas aimer, vous aussi vous aboutirez à une impasse, à la fameuse formule qui résume toutes les hésitations du cœur humain : « Je ne peux pas vivre avec toi, je ne peux pas vivre sans toi. »

Il y a, dans les chroniques de Mme Jeanne Doriot beaucoup de bon sens, de clairvoyance. On y découvre une conception de la vie très personnelle. Souriante et débonnaire, Mme Jeanne Doriot ne prend rien au tragique. Elle a le goût de la vie ordonnée et facile; elle est sensible à tous ces petits plaisirs qui font le charme de l'existence; elle craint les heurts, les cahots; elle cherche à écarter tout ce qui pourrait l'empêcher de jouir du présent; teintée de bleu et de rose, sa philosophie est raisonnable, aimable. Mme Jeanne Doriot a beaucoup lu Montaigne et Anatole France.

Mme Jeanne Doriot se montre, dans son ouvrage, gaie, enjouée, spirituelle. Parfois, elle se laisse aller à la mélancolie — « Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame » — et au pessimisme... Mais le sourire revient très vite.

Mme Jeanne Doriot possède un style agréable, une phrase souple, une langue musicale qui donnent un charme de plus à la lecture du *Bleu ou Rose.*

* * *

Les livres amusants sont assez rares en Suisse romande. Aussi l'ouvrage de M. Gilbert Beley, *L'Audience est ouverte*[1] a-t-il été accueilli avec empressement par tous ceux qui demandent à la lecture un passe-temps agréable, une heureuse récréation.

L'Audience est ouverte est l'ouvrage du greffier d'un tribunal de province. Mais ce greffier n'est pas le premier venu. Ce greffier est observateur. Il est psychologue. Il a le sens de l'humour et il a des lettres. Aussi les récits de ce greffier-là sont-ils rapides, colorés, vivants, d'un savoureux comique.

M. Gilbert Beley sait narrer. Il sait trouver le détail qui frappe, qui résume, qui fait image. Il sait, en quelques mots, situer un débat,

---

1) *Un tribunal de province vu par la lunette du greffier.* Illustrations de Robert Stucki, dessinateur-caricaturiste, et trois dessins de Dubout. Sans nom d'éditeur et s.d. (Edité par l'auteur, à Delémont, en 1950).

peindre un personnage. Grâce à un style alerte, précis, grâce à un vocabulaire étendu, à l'expression juste, les récits de M. Gilbert Beley sont d'une saveur toute particulière. Ils sont vrais surtout.

Or donc, Steffen le « claudicant » venait d'entrer.

C'est encore une histoire de famille, une histoire tragi-comique où le comique finit par l'emporter, pour grave et douloureuse que l'affaire s'annonce à priori et en dépit du sérieux qu'apportent à son examen les juges attentifs.

Le type tout d'abord :

C'est un pauvre diable, chétif, élevé dans un orphelinat, qui a passé toute sa vie dans l'asservissement, comme domestique de campagne. Il est actuellement dans l'un de ces établissements qui tiennent tout à la fois de l'hospice, de la maison de retraite et de la maison d'éducation ou de rééducation. Il est sans le sou, bien entendu. Steffen est resté, malgré tout, optimiste, d'un optimisme souriant, jaillissant même, et communicatif.

Il s'est assis sur le premier banc et, d'un mouvement sec, a ramené sa jambe factice à l'horizontale. Ce geste et le déclic de l'appareil, tous deux inattendus et impressionnants, nous font courir un petit frisson dans le dos. Cet homme, âgé déjà et si diminué physiquement, s'est acquis d'emblée la sympathie du tribunal.

Ses premières paroles nous le découvrent brèche-dent, ce qui provoque chez lui un zézayement qui n'est pas fait pour maintenir ou ramener l'austérité dans l'entretien. Une calvitie presque totale accuse et précise encore l'aspect piriforme de son crâne qu'encadrent deux larges oreilles en anse de soupière. Par surcroît, Steffen est un peu sourd et parle avec un fort accent du vallon de Saint-Imier. Un rien de strabisme complète ce pauvre visage.

C'est précis, coloré, vivant. Ce bonhomme ne pourrait être mieux présenté.

M. Gilbert Beley ne se borne pas à décrire, à conter. Il commente aussi. Ses commentaires ne manquent pas de sel. Ils sont, parfois, teintés de mélancolie. Car tout n'est pas drôle dans les récits du greffier-écrivain. La vue de la bêtise humaine, des petitesses des hommes n'a rien de réjouissant.

L'auteur de *L'Audience est ouverte*, après avoir vu défiler foule de gens à la barre du tribunal, des bons et des mauvais, des honnêtes et des malhonnêtes, des courtois et des rustres, s'est fait une sage philosophie. Il nous en donne la preuve dans la manière sereine, bienveillante de parler de ses « clients ».

De nombreux justiciables de notre ville et du district n'ont jamais passé le seuil du prétoire et ne le franchiront vraisemblablement jamais. Ils ont de la chance, certainement, mais aussi du mérite. Tant mieux pour eux !

D'autres ont goûté une fois ou l'autre aux eaux vives de la justice et ils ont étanché définitivement leur soif. Ce sont des sages.

Nous avons les saisonniers, figures connues qui réapparaissent périodiquement, tels les champignons dans les prés ou les bois.

Nous connaissons encore les mensuels, dont le retour est aussi précis, constant et immuable que celui de la lunaison. Ceux-ci sont nos bons clients, nos tout bons clients. Est-il besoin de dire que ces fidèles ne viennent pas pour leur plaisir et qu'ils sont, neuf fois sur dix, défendeurs aux procès ? Convient-il d'ajouter qu'ils sont tarabustés par des questions d'argent ? Non, n'est-ce pas ?

L'ouvrage de M. Gilbert Beley qui possède une excellente préface de M. Pierre Ceppi, président de la Cour d'appel du canton de Berne, est enrichi de caricatures fort bienvenues de Robert Stucki et de trois dessins de Dubout.

* * *

Les parents, les éducateurs, les chefs de groupements de jeunes savent qu'il est assez difficile de trouver des pièces à faire jouer aux enfants. Celles qui nous viennent de l'étranger ne sont pas toujours heureuses et la Suisse romande n'est pas très féconde dans ce domaine. C'est pourquoi le *Choix de saynètes* [1] donné par MM. M. et A. Claude, instituteurs, sera fort bien accueilli.

Les onze saynètes écrites par MM. M. et A. Claude, d'une grande fraîcheur, amusantes, touchantes, d'une écriture rapide, plairont à tous ceux qui les verront jouer. Mais, surtout, elles feront plaisir aux enfants qui les interprêteront. Fillettes et garçons apprendront certainement avec joie ces petites pièces qui parlent de Noël et qui évoquent si bien les soucis, les préoccupations enfantines.

Le *Choix de saynètes* de MM. M. et A. Claude comble une lacune.

* * *

Si l'on trouve grand plaisir à la lecture de la brochure de M. Alfred Ribeaud sur les *Réceptions au château de Porrentruy* [2] ce n'est pas seulement parce que ces pages sont bien écrites; c'est aussi parce qu'elles nous donnent des détails précis, curieux, piquants même, sur une cour qui ne manquait pas d'un certain éclat. M. Alfred Ribeaud s'arrête surtout aux réceptions du château de Porrentruy, réceptions brillantes, aimables, chaleureuses, qui devaient enchanter ceux qui en étaient l'objet. Aussi M. Ribeaud a-t-il pu écrire, à propos de Marie-Christine de Saxe, abbesse de

---

1) *Théâtre des jeunes. Pour Noël, pour les fêtes.* Sans nom d'éditeur et s.d. (Brochure éditée par les auteurs, à Courtelary, en 1950).

2) *Etude sur la cour princière au XVIIIe siècle.* Porrentruy, La revue jurassienne. 1948.

Remiremont, qui fut reçue en 1775 à Porrentruy: « Le prince-évêque avait voulu que Marie-Christine gardât un délicieux souvenir de Porrentruy. Aussi imagine-t-on que, au soir de sa vie, la princesse, percluse en son palais abbatial, ayant oublié le mirage d'une royauté et les impertinences d'un Boufflers, eut parfois une pensée attendrie pour la douceur de l'automne dans une forêt de chez nous. »

Cette pensée attendrie, il est probable que de nombreux hôtes de la cour princière de Porrentruy l'ont eue, comme Marie-Christine de Saxe.

* * *

« L'annonce du retour des archives de l'ancien évêché de Bâle à Porrentruy et la remise des relations culturelles entre l'Alsace et le Jura nous ont donné l'idée d'une notice consacrée aux documents de Colmar qui ont trait à notre Jura. » Ainsi s'exprime M. Alfred Ribeaud en tête d'une étude intitulée *Sources documentaires de Colmar* [1].

Cette étude, d'un style alerte, d'une langue précise, nous montre à quel point les relations entre l'Alsace et la principauté de Bâle furent suivies et amicales.

Après avoir dit les liens de parenté qui rapprochent Alsaciens et Jurassiens — « ... on est volontiers Alsacien à la manière dont on est Jurassien », dit M. A. Ribeaud —, après avoir noté les ressemblances des deux marches voisines, l'érudit bruntrutain constate la richesse des archives départementales du Haut-Rhin en ce qui concerne le Jura. Mais il ne faut pas oublier que près de 240 paroisses alsaciennes, réparties en chapitres ruraux, relevaient de l'Eglise de Bâle à la fin du XVIIIe siècle. De plus, quand le Jura devint français, de très nombreuses pièces furent transférées de Porrentruy à Colmar. Ces pièces ne sont pas toutes revenues dans l'ancien évêché.

D'après la liste qu'en donne M. A. Ribeaud, les documents qui intéressent le Jura sont nombreux dans les archives de Colmar.

Remercions M. A. Ribeaud du gros travail de prospection qu'il a fait. Sa brochure rendra les plus grands services aux érudits, aux historiens jurassiens.

* * *

---

1) *Etude sur les archives départementales du Haut-Rhin dans leurs rapports avec l'histoire du peuple jurassien.* Extrait du *Bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura* No 5, 1950. Delémont, *Le Démocrate.*

Le chercheur infatigable qu'est M. Marius Fallet nous a donné sur *Le Vieux Saint-Imier économique* [1] une étude fort captivante. Dans sa brochure, M. M. Fallet suit le développement de l'agglomération qui, de paysanne, devint peu à peu industrielle. Il évoque les événements politiques qui marquent la vie de la cité, compromettent ou favorisent son évolution. Puis il passe en revue les différents corps de métiers, nous dit leur importance à St-Imier, s'arrête au commerce, à l'hôtellerie, à l'industrie.

M. Marius Fallet cite des chiffres, fournit des détails pittoresques, piquants, donne des noms lorsqu'il évoque tel ou tel événement. L'étude de M. Fallet est donc une précieuse source de renseignements.

La brochure de M. Marius Fallet peut intéresser un grand nombre de personnes parce que l'histoire économique de Saint-Imier est celle de presque toutes nos petites villes suisses. Ces petites villes — celles du moins qui ne furent pas guerrières et celles qui ne sont pas restées entièrement agricoles — ont eu, à peu de choses près, le même développement que l'active cité erguélienne.

M. Marius Fallet termine son étude par ces mots:

> Encore au XVIIe siècle, la population de Saint-Imier vivait sensiblement du commerce de bétail, singulièrement de l'élevage des bœufs. Aujourd'hui, la montre de Saint-Imier, dont la réputation est faite depuis des décennies déjà, est connue dans le monde entier. Qui dira jamais toutes les étapes qu'a dû franchir et les difficultés qu'a dû vaincre une population sympathique entre toutes, dont le savoir-faire et le courage sont proverbiaux.
>
> Puisse Saint-Imier prospérer toujours comme un des fleurons du Jura industriel, ouvert au progrès économique et social.

Je fais mien le vœu de M. Marius Fallet.

* * *

En une brochure de quelques pages, M. Louis Burgener a résumé l'œuvre et l'enseignement de Jérémias Gotthelf [2]. L'auteur de *l'Araignée noire* mérite qu'on le connaisse mieux en Suisse romande. Merci à M. L. Burgener d'inviter nos populations à lire des romans et des nouvelles qui évoquent avec précision et puissance la vie du paysan bernois, du paysan suisse.

* * *

---

1) Tirage à part du *Bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura*. Nos 7 et 12 de 1949 et 2 de 1950. Delémont, *Le Démocrate S. A.*

2) Tirage à part des *Cahiers protestants*. Lausanne, La Concorde 1945.

Après avoir pris connaissance de la correspondance échangée entre Maeternick et le comte Apponyi, M. Louis Burgener se demande quelle devait être la politique de la France en 1847 [1]. A cette époque troublée — celle du Sonderbund — où les partisans de la démocratie représentative gagnaient de plus en plus de terrain, où quelques cantons avaient déjà remplacé leur gouvernement trouvé trop réactionnaire par d'autres aux tendances libérales, à cette époque donc les relations entre la Suisse et la France étaient cordiales. Mais notre voisine pensait que la Confédération, Etat libre, avait tout de même besoin des conseils de l'ambassadeur de France. M. L. Burgener examine la nature de ces conseils et nous dit jusqu'où allèrent les interventions de la France. Sa brochure apporte des précisions intéressantes et se lit facilement.

* * *

Il est bien des Jurassiens qui ont fait honneur à leur petite patrie qui mériteraient d'être mieux connus aujourd'hui. L'un ou l'autre a déjà eu sa biographie. Voici que paraît celle de Casimir Folletête [2]. Elle a pour auteur le fils même de l'avocat, historien et homme politique, Mgr Eugène Folletête, vicaire général de l'Evêché de Bâle.

Casimir Folletête, originaire du Noirmont — où il a son monument —, naquit à Porrentruy en 1833. C'est dans cette ville que, ses études terminées, il ouvrit une étude d'avocat. Celle-ci fut immédiatement très appréciée, car Folletête était un homme travailleur, consciencieux, un orateur brillant. Jamais, jusqu'à la fin de sa vie, il ne négligea les affaires de son étude. Elu, jeune encore, député au Grand Conseil, Casimir Folletête représenta, pendant trente-quatre ans, les Franches-Montagnes. En 1895, ses concitoyens l'envoyèrent au Conseil national. Il mourut en 1900.

Avocat et homme politique, Casimir Folletête rendit les plus grands services à son Jura. Il en rendit surtout pendant la période troublée et douloureuse du Kulturkampf. Il sut défendre avec une belle ardeur, mais avec loyauté, les droits des catholiques. Pendant toute la lutte — et c'est là ce qui fait sa grandeur — il sut rester impartial, généreux, alors que la plupart de ses adversaires se montraient violents, haineux, injustes.

---

1) *La politique suisse de la France en 1847 d'après la correspondance entre Mœternick et le comte Apponyi.* Tirage à part de la *Revue d'Histoire suisse.* Tome 27, fasc. 3. 1947.

2) *Casimir Folletête, avocat, membre du Grand Conseil de Berne, conseiller national. 1833-1900.* Porrentruy, Imprimerie de la Bonne Presse, 1950.

Mais Casimir Folletête ne fut pas qu'un « lutteur », un homme politique intelligent, avisé, il ne fut pas que le député toujours sur la brèche pour défendre sa foi et sa petite patrie, il ne fut pas seulement l'avocat brillant, éloquent, qui fit le plus grand honneur à sa profession; Casimir Folletête fut encore un historien de valeur dont les ouvrages sont, aujourd'hui, recherchés. Ainsi que l'écrit Mgr Folletête:

Le barreau et la politique n'absorbaient pas toute l'activité de Casimir Folletête. Nous avons noté, dès ses années de collège, son goût pour l'histoire. Au temps de sa jeunesse, le souvenir des grands bouleversements opérés par la Révolution française et les guerres de l'empire, qui avaient remanié la carte de l'Europe, était encore bien vivant dans la mémoire des vieillards et son oncle, Xaxier Elsæsser, avocat et conseiller d'Etat, les avait consignés dans les *Mémoires de son temps.* Nul doute que cette publication d'un parent, dont nous avons déjà signalé l'influence sur le jeune étudiant, n'ait été la lecture favorite de ce dernier. D'autre part, les choses militaires avaient toujours intéressé vivement son patriotisme ardent. Il avait fait son service dans la milice cantonale bernoise — l'armée fédérale n'existait pas encore — et il y avait gagné ses galons de capitaine; il se souvenait du temps où il commandait les exercices de sa compagnie sur les Grands Remparts de Berne. C'est comme capitaine qu'en 1870 il avait gardé la frontière et qu'il avait été délégué comme parlementaire à Croix auprès du commandant français. Une tradition militaire existait d'ailleurs dans sa famille.

C'est par un livre d'histoire militaire que débuta l'activité littéraire de Casimir Folletête: *le Régiment de l'Evêché de Bâle au service de France.* Casimir Folletête fut un chercheur. Il fouilla les bibliothèques, les archives. Ces découvertes lui permirent de publier des études sérieusement documentées, des études que les historiens ne peuvent négliger quand ils désirent connaître le passé jurassien.

Casimir Folletête fut un homme aux multiples occupations, un homme aux connaissances étendues, un érudit, un humaniste. Aussi sa mort fut-elle cruellement ressentie par les Jurassiens. Mgr Folletête cite une lettre de Virgile Rossel qui dit bien l'estime dans laquelle ses compatriotes tenaient l'avocat qui venait de s'éteindre. Virgile Rossel écrit que c'est « une douloureuse émotion qu'il a ressentie en apprenant la mort de ce collègue si intéressant, si cultivé, si courtois, si parfaitement aimable et de cet excellent Jurassien, qui savait mettre les intérêts de notre pays au-dessus des rivalités et des divisions politiques. Notre petite patrie vient de faire une très grande perte et ceux qui aimaient notre histoire nationale voient disparaître avec des regrets particulièrement alarmés un homme qui s'en occupait avec tant d'affectueuse sollicitude et d'ingénieuse érudition. »

L'ouvrage de Mgr Folletête est d'un extrême intérêt. Il ne se borne pas à faire revivre une belle figure de Jurassien; il rappelle encore des faits qui ne doivent pas être oubliés. Ce livre est une page d'histoire jurassienne, une page écrite avec un rare souci d'objectivité.

* * *

Le souvenir de saint Bernardin de Sienne — né en 1380 — est demeuré vivant dans le Tessin et les Grisons. C'est qu'il accomplit, dans ces deux cantons, en été 1419 d'abord, puis autour de 1440, un véritable travail d'apôtre.

Le R. P. Ange Koller, dans un excellent ouvrage, suit pas à pas le missionnaire qui va d'une vallée à l'autre, qui ne craint pas de franchir les Alpes à pied; il dit ses miracles, le bienfait de sa parole, de sa prodigieuse éloquence; il dit son action profonde sur les foules qui venaient à lui; il dit son idéal, l'ampleur de son message. Le R. P. A. Koller a su évoquer d'une manière très vivante le grand voyageur que fut saint Bernardin de Sienne [1].

Malgré son corps bien proportionné, son visage gracieux, sa voix nette et claire portant loin, malgré son expression enjouée, son débit varié, nuancé, puissant et sévère quand il le fallait, aimable et doux lorsqu'il le voulait, malgré toutes ses qualités naturelles, c'est avant tout l'esprit de Dieu qui apparaissait en lui. Ce Siennois au tempérament hardi et inébranlable, qui fut assez audacieux pour traverser, à pied, nos Alpes, cachait, à côté d'un naturel juste et bon, comme saint François, une âme invincible de chevalier du Christ, à la conquête de nos Pères, pour l'idéal surnaturel. Sa foi indomptable lui fit surmonter tous les obstacles.

L'auteur jurassien a analysé le succès du prédicateur, expliqué l'influence qu'il a eue sur les populations citadines et alpestres du Tessin, des Grisons, des petits cantons. Enfin, il nous communique son héritage de foi, de bonté, de charité, d'amour, de justice.

Saint Bernardin de Sienne est une belle et grande figure. Aussi sommes-nous reconnaissant au R. P. Ange Koller de nous avoir rappelé sa vie exemplaire, sa bienfaisante mission en ces temps difficiles, troublés, sombres, cahoteux, en ces temps qui rappellent beaucoup ceux où la voix persuasive de l'intrépide voyageur se faisait entendre.

L'ouvrage du R. P. Ange Koller renferme de nombreuses illustrations qui augmentent encore l'intérêt de ce livre si bien fait.

* * *

---

1) *Saint Bernardin de Sienne et la Suisse.* Fribourg, Editions Franciscaines. S.d. (1950).

La route heureuse que nous présente M. le chanoine Edgar Voirol [1], directeur du Collège Saint-Charles, à Porrentruy, est celle que l'homme suit sur cette terre. La route heureuse qui conduit à l'île merveilleuse, c'est notre propre vie. Elle est donc heureuse, notre vie ? Il ne tient qu'à nous de la rendre telle. Les hommes sont tous fils de roi; ils entrent dans la vie « chargés de gages, tous précieux et féconds aux yeux de Dieu ».

Ainsi chaque homme possède une fortune en gage. Nul ne peut envier son voisin. Argent, talents, sympathie, ces richesses nous sont dévolues pour un temps, réunies ou séparées, en sorte qu'aucun homme n'est dépourvu et ne peut légitimer son égoïsme. Mettre dans sa vie la préoccupation constante du prochain moins favorisé, c'est amasser un intérêt que ne touchent ni la dévaluation, ni les chutes de la Bourse.

Ces biens, ces richesses, ceux qui sauront les distribuer aux autres, ceux qui ne se montreront pas égoïstes, seront heureux. Ils suivront la route heureuse.

M. le chanoine Edgar Voirol nous parle de tout ce que nous rencontrons en suivant la route heureuse; il décrit les paysages que nous traversons, énumère les difficultés qui se présentent. Il nous dit nos compagnons; il dit les lumières de la route, celles qui en éclairent les beautés, qui mettent en évidence les obstacles sur lesquels nous pourrions trébucher; il note les étapes que nous avons à parcourir; il nous montre, aux carrefours, la direction à prendre pour ne pas nous égarer; il nous indique le but à atteindre.

L'ouvrage de M. le chanoine Edgar Voirol est d'une grande densité, d'une extraordinaire richesse. Son auteur touche à tous les sujets. Il a des pages très personnelles et très justes sur l'enseignement, sur l'éducation, sur les enfants. Il sonde le cœur de l'homme avec une singulière clairvoyance. L'écrivain jurassien est précis dans ses descriptions. Jugez-en par ce passage:

Autrefois, du temps des grands trousseaux, le printemps donnait le signal d'un branle-bas général. Les ménagères s'affairaient, les lessiveuses occupaient la place une fois que le ciel avait été consulté. Tout se prêtait à ces travaux: les brises plus tièdes, le soleil déjà chaud et les vergers encore dépouillés.

Il flottait dans l'air léger des odeurs de savon et de soude. Par les soupiraux s'échappaient d'épaisses nuées aussitôt dissoutes. Puis le linge bleuté passait sur les cordes. Peu à peu ces défroques renversées prenaient vie et l'on voyait le soir les femmes lutter avec ces formes ailées à qui le vent prêtait force et caractère.

C'était le temps de la grande lessive !

M. le chanoine Voirol est un observateur pénétrant. Rien ne lui échappe et tout, pour lui, est sujet à méditations. Il rapproche,

---

1) *La Route Heureuse*. Saint-Maurice, Editions de l'Oeuvre Saint-Augustin. 1950.

compare, tire ses conclusions. Lentement, du détail, il passe au général.

Pour M. le chanoine Voirol tout est symbole ici-bas, tout rappelle Dieu, tout nous conduit à Dieu.

Nous vivons au milieu des symboles, écrit-il. La terre, le ciel et les eaux, les hommes et les événements nous tracent de secrets messages qu'il s'agit de déchiffrer pour donner à notre route un sens profond, une direction sans détours inutiles.

Comme le vin se décante et prend sa couleur dans le calme des caves obscures, l'homme débrouille l'écheveau de son existence au creux d'un silence retrouvé. Le jour, il opère à la manière de ce financier qui achète et vend dans la fièvre des échanges, mais qui le soir balance ses comptes et suppute le bénéfice.

M. le chanoine Voirol nous aide à découvrir les messages inscrits sur notre route, messages très clairs, mais que, trop pressés, trop superficiels, nous n'avions pas vus, pas compris.

La route heureuse est le livre d'un observateur, d'un psychologue qui connaît parfaitement le cœur humain; c'est le livre d'un pédagogue, d'un ami des enfants, le livre d'un penseur, d'un grand lecteur, d'un homme aux vastes connaissances; c'est le livre d'un artiste que les beautés de la nature plongent dans l'émerveillement; c'est aussi le livre d'un poète, d'un écrivain doué d'une grande sensibilité.

Quand un petit enfant pas sage est mis en punition, il semble tout à coup que la mort habite la maison. Aux rires succède un silence plein d'angoisse. La mère prête l'oreille: rien ne bouge derrière cette porte close où vit pourtant son amour. Elle appuie son visage et n'entend que son cœur qui bat d'inquiétude. Entre elle et son enfant se dresse une porte de justice. Oh ! voilà qu'on remue doucement. Une main suit le contour des moulures, on gratte pour faire signe, on soupire vers ce qu'on aime et dans un grand cri de conquête, la porte s'ouvre, les bras s'enlacent, les lèvres se joignent !

La route heureuse est un ouvrage à lire et à méditer.

* * *

M. François Schaller nous rappelle, dans son dernier ouvrage [1], qu'au XIXe siècle l'homme, à sa naissance, n'avait aucune créance sur la société, aucun droit à être secouru en cas de misère. Le pasteur anglais Malthus, qui fut le représentant le plus autorisé du libéralisme économique « spontanéiste », a pu écrire les étonnantes lignes suivantes, qui parurent toutes naturelles à la plupart de ses contemporains: « Un homme qui est né dans un monde déjà pos-

1) *Un aspect du nouveau courant social: De la charité privée aux droits économiques et sociaux du citoyen.* Préface de Thierry Maulnier. L'évolution du monde et des idées. Neuchâtel et Paris, A la Baconnière. S.d. (1950).

sédé, s'il ne peut obtenir de ses parents la subsistance qu'il peut justement leur demander, et si la société n'a pas besoin de son travail, il n'a aucun droit de réclamer la plus petite portion de nourriture, et, en fait, il est de trop. Au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couvert vacant pour lui. Elle lui commande de s'en aller... Livrons donc cet homme coupable à la peine prononcée par la nature... »

Puisque, disaient les économistes du XIXe siècle, aucune loi n'empêche les hommes d'arriver à la fortune, ceux qui demeurent pauvres sont responsables de leur situation misérable. Si donc les pauvres sont pauvres par leur faute, il n'y a aucune raison pour qu'un tiers, par charité, leur vienne en aide. Celui qui demeure pauvre est coupable. Lui faire la charité serait le récompenser de mal agir, serait l'encourager à ne rien faire pour remédier à sa situation. Le XIXe siècle fut extraordinairement dur pour les pauvres, ce siècle qui codifia que « l'indigence ne pouvait en aucun cas constituer un titre spécial aux secours de la société ». La charité était privée et ceux qui la pratiquaient ne la faisaient — au dire des théoriciens — que pour leur satisfaction personnelle.

Il fallut attendre le dernier quart du siècle pour entendre critiquer le pseudo-libéralisme. En 1900, le comte de Mun — que je lus à dix-huit ans grâce au futur conseiller fédéral Rodolphe Rubattel qui me le signala — s'attaquait aux possédants, aux capitalistes, qui ne voulaient pas comprendre les revendications des démunis. « Se jugeant investis, écrivait-il, en tant que propriétaires ou capitalistes, d'un droit absolu, ils n'acceptent, de la part des travailleurs, aucune prétention à des droits qui pourraient limiter les leurs, et repoussent à priori, comme de redoutables chimères ou de détestables théories, toute idée de réforme économique ou sociale. »

L'évolution qui apparaît dans les ouvrages du comte de Mun ne fit que s'accentuer, se précipiter au siècle vingtième. Les doctrines subirent la même transformation.

Aujourd'hui, la sécurité sociale est assurée à tous les citoyens des démocraties occidentales. Ces citoyens ont acquis le droit au travail et à l'assistance; ils ont obtenu les assurances obligatoires en matière d'accident, de maladie, de maternité, de vieillesse, de chômage, pour ne citer que les principales.

Dans son ouvrage, M. François Schaller, après avoir constaté cette évolution sociale, note et analyse les causes qui l'ont provoquée. Puis il se demande ce qu'on peut attendre de ces transformations et quels dangers elles peuvent nous faire courir. L'un de ceux-ci, c'est de restreindre les libertés démocratiques. Il faut donc prendre garde que l'Etat-providence n'aille pas trop loin.

Le but de la sécurité sociale, écrit M. Fr. Schaller, est de bannir la misère, l'indigence, et toutes les funestes conséquences de certaines transformations nécessaires de l'ordre économique et surtout technique. Il appartient au citoyen de conserver sa liberté, qui ne peut se concevoir sans la responsabilité de ses actes et décisions: si cette responsabilité et cette liberté lui sont enlevées, rien ne distinguera plus l'Occident des démocraties populaires de l'Est. Le Dr Carrel a raison de souligner que «l'individu atteindrait probablement son développement optimum dans l'atmosphère mentale créée par un certain mélange de sécurité économique, de loisirs, de privations et de lutte».

Et M. François Schaller de conclure:

Dans le triomphe de la doctrine chrétienne-sociale sur le spontanéisme économique, c'est encore la pensée occidentale, sa vocation humanitaire et chrétienne qui domine. N'y a-t-il pas, entre ces deux courants, socialiste et chrétien-social, sur le plan des droits économiques du citoyen et de sa sécurité sociale, une possible et fructueuse collaboration ? Nous le pensons, et nous voulons y voir la plus sûre garantie de sauvegarde d'une liberté et d'une initiative individuelles, conditions *sine qua non* du progrès, auxquelles sont traditionnellement attachés le christianisme et le socialisme occidental.

La mission du nouveau courant social est ainsi d'assurer le juste équilibre entre le spontanéisme anarchique et le collectivisme liberticide, et de réaliser la Justice sociale dans la Liberté, en se fondant sur les principes de l'économie harmonisée, dont le but est de permettre le plus grand épanouissement de la personne humaine dans le milieu le plus favorable.

L'ouvrage de M. François Schaller est très bien fait. La question qu'il traite est posée avec précision, développée avec grande clarté. Le livre est loin d'être ardu. Il est à la portée de chacun et chacun le lira avec fruit.

* * *

Je m'en voudrais de ne pas citer ici, pour terminer, le numéro consacré par *La Tribune jurassienne* [1] à Moutier quand ce village passa au rang de ville; le numéro spécial que le *Franc-Montagnard* [2] consacra aux Franches-Montagnes quand le réseau téléphonique de Saignelégier fut automatisé et le fascicule de 1951 de *La Revue jurassienne* (ancien almanach du Jura) [3]. Ces trois publications nous fournissent sur notre terre et ses habitants, sur notre passé, nos diverses richesses, des renseignements parfois neufs, mais toujours d'un grand intérêt. Ceux qui ont présidé à la naissance de ces trois publications, ceux qui y ont collaboré ont fourni un gros effort. Qu'ils en soient remerciés.

Les bons serviteurs du pays ne manquent pas dans le Jura.

---

1) Du 8 septembre 1950. Moutier, Imprimerie Robert.

2) Du 13 février 1951. Saignelégier, Imprimerie du Franc-Montagnard.

3) Porrentruy, Le Jura S.A.